

MARGO CINEMA PRESENTE



SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

PESHMERGA

Un film de Bernard-Henri Levy

2016 / France / Couleur / Format: 1,85 / Durée : 1H32

SORTIE LE 8 JUIN 2016

DISTRIBUTION

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi - 75011 Paris

Tél. : 01 55 28 97 00

contact@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE

MARIE QUEYSANNE

assistée de Charly Destombes

Tél. 01 42 77 03 63

Mob. 06 80 41 92 62 / 06 99 65 13 72

marie@marie-q.fr /charly@marie-q.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.advitamdistribution.com



SYNOPSIS

De juillet à décembre 2015, avec une équipe de cinéma, Bernard-Henri Lévy a remonté les 1000 kilomètres de la ligne de front qui sépare le Kurdistan irakien des troupes de Daech.

De ce voyage est issu un journal de bord en images qui offre un point de vue privilégié sur une guerre inachevée mais dont les enjeux concernent le monde entier. Au plus près des Peshmergas, ces combattants kurdes qui font preuve d'une détermination sans faille dans leur combat contre l'obscurantisme et le djihadisme, le film nous mène des hauteurs de Mossoul au cœur des Monts Sinjar en passant par les derniers monastères chrétiens menacés de destruction.

Des personnages émergent du récit, des visages de femmes et d'hommes, qui nous sont rarement donnés à voir.

PROPOS DE BERNARD-HENRI LEVY

L'histoire remonte au printemps 2015.

J'ai réalisé un reportage au Kurdistan d'Irak.

J'ai fait venir à Paris six commandants dont la détermination, le courage, la position en première ligne dans la lutte mondiale contre Daech, la solitude, m'ont beaucoup impressionné.

Ils ont, à peine arrivés, tenu à aller se recueillir devant l'immeuble de Charlie Hebdo, puis devant l'Hypercacher de la Porte de Vincennes.

Nous avons passé des heures à débattre de la façon de contrer cette menace terroriste en train de s'emballer.

Et l'idée est apparue que, si Daech est bien une force capable de frapper partout, à tout moment et par surprise, si cet ennemi nouveau est, le plus souvent, insaisissable et invisible, il y a un endroit du monde où il a ses bases, ses cerveaux, ses centres d'entraînement et de commandement, ses arrières – et que, là, en revanche, il est possible de l'atteindre.

Cet endroit, c'était l'"Etat islamique".

J'avais en face de moi quelques-uns des "Peshmergas" (littéralement: "ceux qui vont au-devant de la mort") qui étaient au contact des tueurs.

L'idée est née là: aller à la rencontre de ces guerriers légendaires; partager, autant que faire se pourrait, leurs espérances, leurs rêves, leur vie de chaque jour, leur combat; s'employer à suivre, pour cela, la longue ligne de front qui, du sud au nord, de la frontière avec l'Iran à celle avec la Syrie, court sur mille kilomètres et les sépare des djihadistes; et, de ce voyage, faire un film.

Le contrat était clair.

Nous voulions tout voir.

Tout enregistrer.

Nous voulions avoir accès aux salles de commandement, aux théâtres d'opération, aux avant-postes

Nous voulions être là, embarqués, au plus près des offensives.

Et nous rendrions compte en toute liberté de ce que nous allions voir.

Les Peshmergas nous ont fait confiance.

Et, des premiers jours de juillet 2015 à la fin novembre, ils ont fait en sorte que nous puissions les suivre.

Le voyage ne s'est pas fait d'un coup, naturellement.

Il y a eu des interruptions, des va-et-vient avec Paris, des retours sur certains lieux.

Il y a eu des moments où, poussés par le désir de comprendre ainsi que par l'amour de ce peuple dont nous découvrons le génie et l'histoire, nous nous écartions de notre itinéraire pour filmer un père dominicain sauvant des manuscrits araméens, le tombeau d'un prophète biblique ou un médecin aux armées en train d'opérer.

Mais l'ordre du tournage fut bien, pour l'essentiel, celui de ces 1000 kilomètres de front.

Nous y avons filmé les stratèges dressant les plans d'attaque ; les capitaines exhortant leurs troupes à la discipline et au courage ; nous y avons été témoins de six batailles (Al Murah début juillet; Albu Najim fin août; Albu Mohamad le 10 septembre; Muzrya le 30; la plaine de Sultan Abdullah en octobre; le Sinjar enfin); nous avons filmé des centaines de visages de femmes et hommes volontaires dans une guerre qu'ils n'ont pas voulue, qu'ils n'aiment pas, mais qu'ils sont en train de gagner; à deux exceptions près (l'épisode "Hajjar" et le dernier combat de Magdid Harki), toutes ces images sont les nôtres et ce road movie rend

compte de ce que nous avons vécu.

Je dis « Nous ».

Je le dis ici, mais je le dis aussi dans le commentaire qui, en voix off, ponctue la narration.

Car, si un film est toujours, par principe, une aventure collective, celui-ci l'est peut être plus qu'un autre.

Le point de vue est le mien, bien entendu.

Les partis pris sont les miens et engagent ma subjectivité.

M'appartient cette obsession d'un "Islam des Lumières" que je recherche depuis mon âge d'homme et que je ne me suis jamais senti si près de reconnaître qu'ici, sur cette terre majoritairement musulmane où l'on recueille les Chrétiens de la plaine de Ninive ; où l'on protège les Yezidis; et où l'on est fier de pouvoir montrer les dernières traces juives que la purification ethnico religieuse de la région n'a pas complètement effacées.

Mais, pour le reste, il n'est pas un son, une image, une scène de ce film qui n'appartient, pleinement, à ceux qui l'ont fait avec moi.

Gilles Hertzog, bien sûr, qui, sans même parler des très nombreux reportages que nous avons menés ensemble depuis quarante ans, avait déjà co-signé « Bosna ! » et « Le Serment de Tobrouk ».

Un producteur hors normes, François Margolin, qui est aussi un ami et qui a été là, sur le terrain, à mes côtés, pendant toute la durée du tournage.

Un ingénieur son (Jean-Daniel Bécache) ainsi qu'une équipe de trois chefs opérateurs (Olivier Jacquin, Camille Lotteau, Ala Tayyeb) réduite à deux quand le troisième, en plein tournage, fut grièvement blessé.

Et puis une équipe de pilotes de drones, à la présence ponctuelle, mais qui vinrent, eux aussi, en première ligne et à qui nous devons, par exemple, les seules images, à ma connaissance, de Mossoul sous la férule de Daech.

J'ai aimé ce travail d'équipe.

J'ai aimé la fraternité qu'il a créée et dont je sais qu'elle survivra au film.

Ce n'est pas rien d'avoir été, derrière une caméra, les témoins de la libération d'une ville; de la souffrance et de la guérison d'un camarade victime d'une mine; de la violence d'une bataille que seul le sang-froid des Peshmergas a empêchée d'être plus meurtrière; ou de la résistance spirituelle des derniers moines de Mar Matta à tenir bon sous le regard des barbares.

Tout cela a créé entre nous un compagnonnage d'autant plus intense que ce sont finalement les mêmes qui, ensemble, hommes-orchestre endossant tous les rôles et liés jusqu'au dernier jour par l'esprit de cette aventure, ont donné à ce film sa forme aboutie et, je crois, juste.

PROPOS DES OPÉRATEURS - ALA HOSHYAR TAYYEB, OLIVIER JACQUIN, CAMILLE LOTTEAU.

Filmer. Recouvrir le réel d'une couche de ce vernis qui rend plus éclatant et conserve jusque dans la nuit des temps. Filmer son enfant, l'aimé(e), un œillet pourpre dans la lumière d'avril, cet instant que l'on vit et qui va disparaître. Filmer un ancêtre qui s'efface à mesure que la pellicule s'écoule, mourant peut-être entre deux photogrammes.

Mais filmer la guerre. Ce soldat -notre ami- qui darde son arme pour défaire l'ennemi. L'ennemi qui s'écroule hors-champ. L'invisible instant de la mort qui échappe au cadre. Capter la mort au travail, définition du cinéma et antienne éthique qui nous a guidés à chaque fois qu'il fallait appuyer sur ce petit bouton REC.

Courir le long des remblais qui font front face au contrechamp absolu, cet autre ultime qui ne pense que destruction, qui pense, précisément, qu'il n'y a pas de contrechamp : Daech qui construit un État négation de tous les autres. Qui fabrique ses images d'horreur et les livre au monde avec l'aplomb de celui qui détient la vérité. Un lieu duquel on ne peut faire la moindre image puisqu'il faudrait, pour pouvoir représenter, au moins un miroir, accepter a minima qu'un autre regard existe.

Être là, au cœur du combat contre l'ennemi planétaire et être soudain requis par la question de notre engagement : comment construire une image, ne serait-ce qu'en négatif, de celui qui l'empêche absolument ? Être saisi plus puissamment que jamais par l'éternelle question : est-ce moi qui filme ou bien suis-je, plus encore que mobilisé, mu par le réel explosif alentour ?

Se retourner alors et voir Bernard-Henri Lévy interroger un commandant, commencer un panoramique vers l'avant-poste bombardé et refermer le mouvement de caméra sur BHL qui regarde à son tour devant lui. Comment placer la caméra ? Décider, finalement et à l'instant même où nous prenons acte de ce double regard, que la question est dérisoire, que la caméra est là, devant le réel sans filtre qui échappe mais existe dans sa force brute et son indestructible promesse, et qu'elle doit s'y tenir le plus longtemps possible, terrée quand il faut derrière le sac de sable qui protège des balles et bouche la vue et levée, quand on peut, le plus haut possible, vers le champ d'action de l'histoire bondissante.

PROPOS DE GILLES HERTZOG

« Bosna! » (1994), « Le Serment de Tobrouk » (2011), « Peshmerga » (2016) : trois films qui n'en font qu'un. Une même problématique : qu'est-ce qu'une guerre juste, de résistance ou de libération.

Un même auteur, écrivain engagé.

Un même œil de cinéma : filmer au plus près les combattants.

Une même question : pourquoi combattez-vous ?

Une même éthique : la guerre sans l'aimer.

Un même message : internationalisme.

Un même cri : Pourquoi les laissons-nous si seuls ?

Le même film en trois fois. Trois films totalement différents.

« Bosna! » La guerre d'Espagne et la non-intervention en arrière-plan, le retour du fascisme en Europe, sauver Sarajevo assiégée. Un film politique.

« Le Serment de Tobrouk ». Le bilan d'une guerre gagnée, l'histoire d'un engagement, un voyage sur les traces d'un père. Un film d'histoire.

« Peshmerga ». Des hommes et des combats. Un peuple et ses défis. Un film de guerre. Mais une guerre qui dure toujours, une guerre en train de se jouer. Un film d'intervention. Pour moi, le plus brûlant des trois.

La liberté n'a pas de frontières. Et de film en film, une même amitié.

PROPOS DU PRODUCTEUR – FRANÇOIS MARGOLIN

Cinq ans après ce que l'on a appelé "les Printemps Arabes", ces révolutions qui ont suscité tant d'espoirs et qui ont, pour la plupart, mal tourné, il nous semblait important de partir à la recherche d'un pays qui continue le combat, en résistant et en luttant contre ce nouvel ennemi: Daech.

Ce pays a un nom, le Kurdistan, et son peuple, les Kurdes, cherche à sauvegarder son identité. Une identité malmenée, qui a traversé les siècles mais à qui on a refusé le droit d'avoir un état, pourtant promis au Traité de Sèvres en 1920 et supprimé d'un trait de plume au Traité de Lausanne en 1923. Ce pays persiste, contre vents et marées, à défendre un islam fait de tolérance et de respect des autres religions.

J'avais produit le précédent film de Bernard-Henri Levy, « Le Serment de Tobrouk », il y a presque cinq ans. Nous avons suivi, ensemble, la Guerre de Lybie. Ce fut une aventure marquante, éprouvante, qui créa des liens indéfectibles entre ceux qui y participèrent. Mais l'idée d'en faire le bilan nous paraissait, depuis un moment, nécessaire. C'est pourquoi, lorsque BHL m'a proposé, au printemps 2015, de produire le troisième volet de sa trilogie sur le monde musulman initiée en Bosnie en 1995 avec « Bosna ! », je fus aussitôt séduit. Repartir avec lui dans la quête de cet islam des Lumières qui lui tient tant à cœur, continuer l'aventure dans cette nouvelle guerre, sur la ligne de front, face à Daech, me semblait important.

Il s'agissait, cette fois, de partir à la rencontre de personnages, de combattants, qui allaient devenir les "caractères" -comme on dit en anglais- d'un film dont le personnage principal ne serait plus, comme en Lybie, Bernard-Henri Levy mais eux. BHL ne serait pas à l'écran et seul son point-de-vue nous guiderait. C'était son choix, un choix que je partageais.

C'est dans cette perspective que nous avons bâti une équipe, soudée, faite de caméramans et d'ingénieurs du son avec lesquels nous travaillons depuis plusieurs années: je veux parler de Camille Lotteau, Olivier Jacquin, Thomas Fourel, Jean-Daniel Becache et Antoine Bailly. Ils ont accepté de prendre tous les risques, pour le plaisir de l'aventure, et aussi à cause de l'importance de l'enjeu.

Là-bas, au Kurdistan irakien, nous avons découvert des gens heureux et courageux, fiers de ce qu'ils sont et de ce qu'ils pensent. Sûrs de l'importance de leur combat. Un combat autant identitaire que politique. Qu'ils s'appellent Hoshmand Othman, Ala Tayyeb Hoshyar, Safee Dizae, Aziz Othman, ils ont été durant plus d'une année nos complices et nos soutiens.

Nous sommes allés, grâce à eux, avec eux, là où personne n'était allé avant nous: au plus près des lignes ennemies. Mais nous sommes aussi rentrés dans leur intimité, dans leurs secrets, dans leurs histoires, dans leurs rêves. Malgré les très grandes difficultés que nous avons rencontrées, Bernard-Henri Levy a pu réaliser un vrai film sur la guerre. Avec des séquences qu'aucun scénariste n'oserait imaginer. Quelque chose d'exceptionnel pour un documentaire.

Un hommage à la hauteur de ceux qu'il filme et de ce combat qu'ils mènent depuis plus d'un siècle. Les Kurdes représentent en effet un espoir, celui d'un monde où la tolérance vaut plus que tout, où l'autre existe autant que soi-même, où la religion n'est pas l'unique critère. En ce début de 21ème siècle où l'on aurait plutôt l'impression que l'on respecte à la lettre la prédiction attribuée à André Malraux: "Ce siècle

sera religieux ou ne sera pas”, je voudrais croire que la façon d’être du peuple kurde représente plutôt l’avenir que le passé.
Cela serait rassurant.



En jaune, le Kurdistan irakien, le pays des Peshmergas.

En grisé, l'Etat Islamique (Daech), à cheval sur la Syrie et l'Irak.

En pointillé rouge, notre itinéraire, sur la ligne de front de 1.000 kilomètres

LE KURDISTAN ET LES KURDES - REPÈRES

Le Kurdistan (ou « pays des Kurdes ») s'étend sur quatre pays : dans le sud-est de la Turquie, dans le nord-est de l'Irak, dans le nord-ouest de l'Iran et sur deux petites régions au nord-est et au nord-ouest de la Syrie¹. Sur ces quatre pays, seuls deux reconnaissent officiellement une région sous la dénomination de « Kurdistan » : l'Iran avec sa province du Kurdistan et l'Irak avec sa région autonome du Kurdistan.

On estime à environ 44 Millions le total de la population kurde.

Quelques dates :

Le sultan Sandjar, dernier grand souverain seldjoukide, crée en 1150 une province appelée Kurdistan, dont la capitale est Bahār, près de Hamadan, en Iran.

Quelques années après la fondation de cette province, en 1171, Saladin, issu de la dynastie des Ayyoubides, d'origine kurde, renverse les califes fatimides et prend le pouvoir avec le titre de Sultan. Le Kurdistan perd alors toute particularité et est intégré au califat, englobant l'Égypte, la Syrie, le Kurdistan et le Yémen.

En 1920, le traité de Sèvres prévoit la création d'un État kurde sur les restes de l'Empire ottoman détruit, comme pour les autres peuples de la région. Mais par le traité de Lausanne de 1923, sous la pression de la nouvelle Turquie, le Moyen-Orient est divisé en plusieurs pays qui ne prennent pas en compte le droit des Kurdes à disposer de leurs terres. En effet, d'une grande importance géopolitique dans la région, le Kurdistan est également riche en pétrole et en eau.

Le Royaume-Uni et la France se voient confier des mandats sur les nouveaux États : sur l'Irak pour la première, la Syrie et le Liban pour la seconde.

En Turquie, la transformation kémaliste du pays se fait à partir de 1923 sur la base du déni de l'existence d'une très forte minorité kurde sur son territoire. Les Kurdes n'ont, dès lors, aucun droit, et ils sont sommés d'oublier leur culture et de se fondre dans la société.

Juste après la Seconde Guerre mondiale, les Kurdes d'Iran proclament une république kurde indépendante à Mahabad entre 1946 et 1947. Elle ne dure pas.

Cinquante ans plus tard, le 11 mars 1974, Saddam Hussein accorde une autonomie relative au Kurdistan, avec la « Loi pour l'autonomie dans l'aire du Kurdistan » qui stipule notamment que « la langue kurde doit être la langue officielle pour l'éducation des Kurdes ». Cette loi permet aussi l'élection d'un conseil législatif autonome qui contrôle son propre budget. Cependant 72 des 80 membres élus de ce conseil de la première session d'octobre 1974 ont été sélectionnés par Bagdad. En octobre 1977, la totalité du conseil est choisie par le régime.

Les relations avec les Kurdes d'Irak se dégradent considérablement par la suite. Les Kurdes sont alors les victimes de nombreux massacres.

En 1988, Saddam Hussein utilise des armes chimiques contre la ville d'Halabja dont beaucoup de victimes étaient des femmes et des enfants. Ce massacre intervient dans le cadre d'une campagne de génocide baptisée Opération Anfal par les autorités irakiennes.

Après la Guerre du Golfe de 1990, les Kurdes se soulèvent mais sont rapidement défaits par l'armée irakienne. Une répression sanglante s'abat sur le Kurdistan obligeant les Américains à intervenir et à créer une zone d'interdiction aérienne pour les troupes irakiennes au-delà du 35^e parallèle. Cette protection permet aux Kurdes de bénéficier d'une large autonomie sur la moitié du Kurdistan irakien, sans la reconnaissance officielle de Saddam Hussein.

Deux régions autonomes se constituent en un état fédéré en août 1992 grâce à la protection aérienne des États-Unis et du Royaume-Uni :

- La première autour d'Erbil est dirigée par le Parti démocratique du Kurdistan (PDK). Ce parti est actuellement dirigé par Massoud Barzani.
- La seconde région, voisine au sud, est sous la direction de l'Union patriotique du Kurdistan et a pour ville principale, Souleimaniye. L'Union est dirigée par Jalal Talabani.

En 2003, à la suite du renversement du régime de Saddam Hussein par une coalition d'États conduite par les États-Unis, des élections ont lieu sur l'ensemble du territoire irakien. Les votes dans le nord de l'Irak vont à plus de 95 % à la coalition formée par les deux grands partis kurdes en Irak. Le kurde Jalal Talabani devient le premier président de l'Irak post-Husseïn. Un accord d'unification entre les deux administrations est signé le 16 janvier 2006.

Le 7 mai 2006, un gouvernement régional du Kurdistan est inauguré. Il a pour Premier ministre Nechirvan Barzani. En vertu de la constitution irakienne, ce gouvernement a une autonomie législative sur son territoire au niveau de certaines compétences qui lui sont accordées au sein d'un Irak fédéral.

Le 14 août 2007 une série d'attentats-suicides vise les Yézidis dans la ville de Sinjar, au Nord du Kurdistan, faisant 572 morts et 1 562 blessés. Quatre camions-citernes explosent simultanément.

A la fin des années 2000, la région du Kurdistan irakien devient une terre d'accueil pour les Irakiens fuyant la violence, car c'est la région d'Irak la moins concernée par la guerre civile.

Étant quasiment un état indépendant *de facto*, il s'agit du premier territoire auto-administré par les Kurdes. Lors de la guerre civile syrienne, le Kurdistan irakien devient un allié pour les Kurdes de Syrie, qui obtiennent un résultat proche de celui des Kurdes irakiens : leur région devient autonome au point d'être officiellement indépendante

L'offensive de Daech dans la région de Mossoul, en juin 2014, crée un front entre les Kurdes et les djihadistes de l'Armée islamique. Une coalition internationale (qui regroupe notamment les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne) apporte, peu après, aux Kurdes une aide aérienne et logistique dans les combats contre Daech. Depuis l'offensive de Daech, la plupart des chrétiens irakiens (200 000 environ) se sont, en effet, réfugiés dans des conditions dramatiques au Kurdistan.

CRÉDITS

Un film réalisé par Bernard-Henri Lévy
avec le concours de Gilles Hertzog et Aziz Othman
Produit par François Margolin
Image Ala Hoshyar Tayyeb
Olivier Jacquin
Camille Lotteau
Montage Camille Lotteau
Son Antoine Bailly
Jean-Daniel Bécache
Thomas Fourel
Musique originale Nicolas Ker
Jean-Fabien Dijoud
Henri Graetz
Remerciements particuliers à Nechirvan Barzani
Safeen Dizayee,
Hoshmand Othman
Avec l'aide du Brigadier Général Hazhar O. Ismaïl
Et de Sliva Cegerxwin
Avec les Peshmergas : Araz Abdulkhadr, Bakhtiyar Muhammad, Ameen Bahram, Mike Barzani, Sirwan Barzani, Ahmed Gardi, Maghdid Harki, Sheikh Jafar, Kemal Kirkuki, Sabah Zangana, Général Harass, Shwan Muhammad Gharib, Hussein Yazdanpanah
Ainsi que : Timothy Mosa Alshamany, Jacques Bérès, Baba Cawis, Saïd Gabari, Helly Luv, Heero Muhaimedeen, Michael Najeeb.
Une production MARGO CINEMA
Avec le soutien du KRG (Gouvernement Régional du Kurdistan)
En coproduction avec ARTE FRANCE CINEMA
Avec la participation de CANAL PLUS et de ARTE FRANCE
Ventes internationales ORANGE STUDIO